

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 37

Artikel: Pas fier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224108>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le groupe fait cercle devant le dernier tableau. Celui-ci représente trois femmes debout, en costume d'Eve dans le Paradis terrestre. Ce sont — dit notre guide — les favorites d'un grand roi dont le portrait est suspendu à la paroi d'en face. L'illustre Bourbon a voulu, par delà la mort, contempler encore celles qu'il aimait durant sa vie terrestre. Dans cette pièce silencieuse, troublée à peine par les chuchotements des visiteurs, il poursuit, indifférent aux contingences d'ici-bas, son éternelle contemplation.

Un clergyman anglais baisse chastement les yeux et les vieilles demoiselles qui l'accompagnent prennent des airs choqués. Marc-Henri, lui, se met au premier rang et, les mains aux entournures du gilet, il manifeste tout haut son admiration :

— Moi, je les trouve rudement jolies ! Ah ! bigre, il ne manquait pas de goût le vieux roi. Des femmes comme ça, on n'en rencontre pas tous les jours ! Qu'en dites-vous ?

Se conformant à leur usage d'assimiler à un meuble toute personne qui ne leur a pas été présentée, les Anglo-Saxons, entourant Marc-Henri, se gardent bien de lier conversation avec lui. Les uns feuilletent leur Baedeker, d'autres posent quelques questions au guide puis, un par un, nous quittons cette pièce toute chargée de souvenirs.

La galerie qui repose sur les cinq arches du pont jeté sur le Cher, est la partie la plus originale du Château. Elle fut transformée en infirmerie durant la grande guerre.

La visite est terminée. Il ne reste plus qu'à tirer de sa poche le pourboire qu'on remet discrètement au guide et nous voilà de nouveau sur la terrasse, parmi les pelouses et les parterres de fleurs.

Une à une, les automobiles s'en vont, tandis que nous restons assis sur l'herbe à l'orée d'un bois. Nos regards ne peuvent se détacher de ce château merveilleux — édifice unique en son genre — et dont la visite vaut qu'on entreprenne le voyage. *Jean des Sapins.*

Pas fier. — On plaide en divorce.
Madame exècre monsieur.
— Pourquoi donc ? fait le président.
— Je ne le savais pas si bête.
Le mari avec vivacité :
— Pardon, elle le savait très bien

LA GLACE BRISEE

LE NE voiture de chemin de fer. Entre un monsieur replet, gris — je veux dire de poil gris et... vêtu de même — souriant, aimable, plein d'initiative.

Des fêlures inquiétantes traversent de part en part la glace de la portière.

— Ah ! voilà qui n'est pas rassurant... Les morceaux de cette vitre vont dégringoler. Faisons-les choir tout de suite.

Le monsieur empoigne délicatement un pan de la glace entre deux fêlures et un petit trou de rien du tout, imprime deux ou trois secousses. Le morceau en question cède de bonne grâce à l'invitation pressante du monsieur, se détache et tombe. Fracas de verre brisé sur le quai de la gare.

— A la bonne heure... Comme cela je suis sûr de ne pas le recevoir en cours de route sur la figure.

Une minute s'écoule... La portière s'ouvre... Une tête surmontée d'une casquette galonnée surgit ?

— Qui a brisé cette glace ?...
— Je n'en sais rien.
— C'est vous qui l'avez brisée !
— Jaamis de la vie !... Elle était brisée quand je suis arrivé. Demandez aux témoins !...
— Elle était brisée !... clament les voyageurs.
— Je suis visiteur. J'ai passé tout à l'heure. La glace était indemne.
— Elle était brisée quand je suis arrivé ici.
— Je viens d'entendre à l'instant un bruit de glace brisée.
— J'ai fait tomber un morceau qui ne « tenait » plus !...

— Ah ! vous voyez bien que vous avez brisé la glace !

— C'est un peu fort !... M'accuser d'avoir brisé la glace quand tous les voyageurs peuvent témoigner qu'elle était brisée avant mon arrivée !

— Oui !... Oui !...

La portière se referme.

— Je n'ai fait que ça et le morceau est parti. (Il esquisse le geste de prendre le pan brisé entre le pouce et l'index. Resurgit une casquette galonnée.)

— Ah ! voilà le chef de train.

— Vous avez cassé la glace, Monsieur !

— Par exemple !...

— Vous l'avez avoué au visiteur !

— Avoué, moi ? J'ai dit que j'avais trouvé la glace brisée à mon arrivée dans la voiture et que j'ai détaché le morceau pour éviter tout accident.

— Expliquez-moi donc comment cette glace s'est brisée.

— Mais je n'en sais rien, puisque je n'étais pas là !

— Vous vous expliquerez avec le chef de gare.

— Jamais !... Je dois partir et je n'ai pas le temps à perdre. D'ailleurs, je vais vous faire voir qui je suis ! Voici mon ticket de service... Je suis fonctionnaire...

— Je garde votre carte. Vous viendrez vous expliquer au terminus au chef de gare.

— Ah ça !... Croyez-vous que j'ai du temps à perdre, moi ?... Ah ! mais ! Ah ! mais !...

— La glace est brisée, c'est un fait. On ne sait comment. C'est entendu. Mais vous vous expliquerez avec le chef de gare.

— Je n'ai rien à expliquer... Faites plutôt enlever les morceaux de cette glace pour qu'ils ne provoquent pas d'accident.

Exit du chef-garde qui serre dans son carnet la carte de service du Monsieur replet-gris.

Arrivée d'une nouvelle casquette galonnée, mais moins, surmontant un homme d'équipe armé d'une échelle et d'un marteau. Il dresse l'échelle contre la portière et s'efforce de détacher les restes meurtris de la glace. Ils ne veulent rien savoir et s'accrochent au cadre de la portière avec la suprême énergie du désespoir.

A grands coups de marteau, ils cèdent... Les voyageurs qui arpentent le quai considèrent avec stupeur cet homme d'équipe qui brise le matériel des C. F. F. à coups de marteau. C'est fini. Le train part avec beaucoup de retard.

— Tout de même, c'est formidable. Voilà que je trouve une glace brisée dont j'arrache le morceau le plus menaçant et je suis obligé d'expliquer comment cette glace a volé en éclats... Ce qui est étonnant, c'est que les autres n'aient pas aussi éclaté.

Fort heureusement, le rire n'est que le propre de l'homme qui, lui, n'éclate qu'au figuré.

Qu'est-il arrivé au terminus ? Je ne l'ai pas su. C'est regrettable. Mais je retiens de l'événement une leçon que je traduis pour vous en maxime :

« Il ne faut jamais mettre le doigt entre la glace et l'administration. »

MALICE POPULAIRE

LE Conteur Vaudois s'est donné pour mission de conserver en le publiant tout ce qui concerne l'histoire locale. Je suis donc surpris de n'avoir pas encore rencontré, dans ses colonnes, les histoires que dans presque tous les villages on se raconte sur les communes voisines et qui donnent lieu à des sobriquets d'ordinaire plus malicieusement méchants. Réunir ces histoires, me paraîtrait être une contribution modeste, mais certaine, à l'histoire puisqu'elles rentrent dans ce que, à l'imitation des Anglais, nous appelons le « folklore ». Dans un appendice à ses « Mélanges Vaudois », Louis Favrat a donné une amorce à cette collection. Mais on n'a pas poussé plus loin. Nous allons reproduire ici quelques-unes de ces anecdotes dans l'espérance

que d'autres collaborateurs voudront bien continuer l'œuvre commencée.

Nous y allons du reste à la bonne franquette puisque la plupart des brocardés ont l'esprit de rire en attendant de retourner les traits. Je commencerai donc par ma commune d'origine et village natal : Signy, coin perdu et ignoré du district de Nyon. Signy ! Singy ! Singe ! il n'est pas surprenant que la malice populaire nous ait donné les mêmes armoiries qu'à la ville de Lutry. Et l'histoire suivante s'est élaborée peu à peu :

Le propriétaire de la « campagne » d'Avenex avait un singe qui fumait la pipe. Mais cette jouissance ne lui suffisait pas, il voulait y ajouter le vagabondage dans le petit bois voisin. Le garde-champêtre de la commune l'aperçut suspendu aux branches d'un frêne. N'ayant jamais vu un être pareil, il s'écria : « Ce n'est pas un homme, il a une queue ; ce n'est pas une bête, il fume, c'est probablement un Allemand. » Prenant courage, il lui coupa une patte avec sa serpe. Ensuite, craignant d'avoir blessé un chrétien, il se rendit au village, rassembla bon nombre de gens parmi lesquels un cousin de mon père qui avait passablement voyagé et vu beaucoup de choses. Il rassura ses compatriotes et on acheva la bête. Cependant, comme il n'était pas parfaitement certain que ce ne fût pas un être humain, on enterra le singe dans un coin du cimetière et sur sa tombe on planta un petit sapin qui est devenu magnifique.

Mon père, quand on le taquinait, prenait la chose du bon côté. Il avait trouvé à la foire un singe en carton qui grimpait le long d'une ficelle quand on savait la tirer. Quand on lui demandait comment allaient les singes. « Oh ! très bien, regardez comme celui-là « grimpe ». Et il avait les rieurs de son côté.

Mais mon grand-père se fâchait parfois quand on faisait allusion à l'histoire, ce qui m'a fait penser qu'il pourrait bien y avoir quelque chose de vrai là dedans. Quoi ? impossible de le savoir ; inutile aussi, car dans toute bonne histoire, il doit y avoir un élément de mystère.

Le souvenir de mon grand-père me fournit la transition et me mène à La Rippe où il avait pris femme. Or, comme on ne taquine bien que ceux qu'on aime, il disait parfois à ma grand-mère quand elle vantait son beau village de la frontière. « Oh ! n'en dis pas trop de bien, les gens n'y sont jamais arrivés à compter jusqu'à douze ». Et voici comment il le prouvait :

On avait acheté pour le clocher communal une belle horloge neuve. Quand elle eut été placée, et qu'il s'agissait de la mettre en marche, toute la commune, du moins tous ceux qui étaient valides dans la commune, étaient assemblés sur la place un peu avant le milieu du jour. Au premier coup de midi, alors que tous les regards étaient tournés en haut, chacun s'écria : « Ah ! ah ! Au second coup, ils commencèrent à compter : Un, et naturellement, ils durent s'arrêter à onze — ce que plusieurs expériences confirmèrent.

Mais descendons jusqu'à Arnex s. Nyon, où il s'agira aussi de regarder en haut, mais pour autre chose. On avait besoin de bois pour réparer la maison de commune. On résolut d'abattre un gros chêne qui, justement, gênait la charrue au coin d'un champ. Mais les bons outils manquaient. On décida de s'y prendre d'une manière pour le moins originale. Le syndic, on disait en ce temps-là, le gouverneur, se suspendit à la plus haute branche ; deux solidaires gaillards empoignèrent le syndic, chacun par une jambe et restèrent suspendus eux aussi ; puis le reste des communiers continua la grappe vivante pareille à un essaim échappé de sa ruche. Nos bonnes gens espéraient ainsi déraciner l'arbre. Mais au bout de quelques instants, le